

cela est semé aux vents, le long des buissons, avec une effrayante prodigalité. J'espère du moins que les vents en retiennent quelque chose.

Puis, la soirée venue, la compagnie, assise dans le salon, le poète devient l'hôte bienveillant, l'auditeur indulgent, beaucoup trop peut-être, qui s'intéresse à la conversation, aux occupations de ses visiteurs. Il aime le travail en lui et chez les autres. C'est ainsi qu'il attire, qu'il fixe autour de lui plusieurs des jeunes intelligences actives de notre époque.

Si l'on veut d'ailleurs se faire une idée de sa tolérance pour toutes les doctrines, de la hauteur à laquelle il se place pour voir cette grande naumachie des idées, on n'a qu'à passer en revue les habitués de son salon, qui presque tous viennent lui rendre visite à la campagne.

C'est d'abord le baron d'Eickstheim. Celui-ci a été mis au monde dans quelque baronnie d'Allemagne pour expérimenter la plus haute puissance de l'imagination sous la métrique. Son esprit est un gouffre qui a tout absorbé : la poésie, l'histoire, la philosophie, la théologie, la symbolique, la liturgie, le grec, le sanscrit, le syriaque, l'hébreu, le talmud, le yedam, et tout cela fermente pêle-mêle et flambe dans une vaste combustion. Lorsqu'on approche, on entend toutes sortes de pétards, on voit sortir des jets de flammes et des tourbillons de fumée. Le baron est occupé, à cette heure, à mettre l'Inde dans la Bible et à prouver le péché originel, par la manière leste et passablement malhonnête avec laquelle Brama se conduisit envers ses deux frères.

C'est M. de Circourt, ancien secrétaire du cabinet de M. de Polignac, et marié à une femme vive, spirituelle, qui protège la littérature. M. de Circourt n'est pas une personne, c'est une bibliothèque qui respire, qui mange, qui parle par curiosité. C'est la conscience du passé sous forme humaine ; c'est la mémoire de tout ce qui s'est dit, fait, défait ou refait depuis quatre mil ans. Avez-vous besoin de savoir combien les Athéniens ont usé de paires de bottes dans telles olympiades, il vous répondra d'abord que les Athéniens ne portaient pas précisément de bottes, mais qu'ils avaient une espèce de chaussure particulière qui passait comme ceci, sur le gros orteil, s'attachait comme cela, par dessus la cheville, et ainsi de suite, tant que vous voudrez, jusqu'à demain !

C'est M. de Jouanne, disciple fiévreux de de Maistre ; c'est ce bon M. Aimé Martin, bibliomane érudit, écrivain élégant, tout pétri de candeur. C'est M. Dargaud, le plus aimable causeur, qui trouve moyen de fourrer du style partout, dans une lettre, dans un article, dans un geste. C'est M. Groigue de Champvaux, grosse trompette qui sonne la charge avant la bataille, la fanfare après la victoire. C'est M. de Ronchaud, dans le regard duquel flotte le vague rayon d'Allemagne, cette automne des nations. C'est Ponsard, le silencieux et patient admirateur de l'antique. C'est enfin celui-ci, celui-là, rédacteurs de la *Presse*, de la *Quotidienne*, de la *Réforme*, de la *Démocratie Pacifique*, de l'*Univers*. Ce sont les sculpteurs Brian et Jousfroy, les peintres Chasseriau et je ne sais plus qui ; on dirait enfin que le salon de M. Lamartine est le grand concile de toutes les croyances, de toutes les hérésies qui divisent le royaume.

D'après tous ces témoignages vivans de ce qu'il a été, de ce qu'il est devenu, on pourrait écrire la biographie de cette grande intelligence.

Par ses traditions, par les affections de famille, M. Lamartine devait se rattacher naturellement à la légitimité. Il était né sous le despotisme impérial, et il l'avait pris en horreur ; il a souvent

dit que l'ode à Napoléon, si peu flatteuse cependant lui pesait, comme un remord. Tout jeune, il avait éprouvé la puérilité de cette tyrannie. Son préfet lui avait fait inhibition d'apprendre l'anglais, parce que l'anglais déplaisait à l'Empereur.

Après la Restauration, Lamartine vint à Paris chercher fortune. Il n'avait guère que la cape, il demandait l'épée. Il offrit d'abord ses services au duc d'Orléans, mais il ne trouva là que des conseils et des politesses. Il s'enrôla donc dans les gardes du corps. Il fut assez heureux pour attirer l'attention de Louis XVIII. Voici dans quelles circonstances : le roi se faisait traîner dans la galerie du Louvre, sur un fauteuil à roulettes ; le plumet d'un des maréchaux qui l'accompagnait vint à cheoir et Lamartine se précipita pour le ramasser. Le roi se retourna, et attachant, une seconde, son regard sur le jeune garde du corps, il s'écria tout haut : « Voilà un beau garçon ! »

Ceux qui ont vu le portrait de Lamartine à dix-huit ans seront de cet avis. Voilà un beau garçon ! c'est bien dit, mais ce n'est pas là un état, pas plus que garde du corps, surtout pour un rêveur tout bouillonnant de poésie.

Heureusement qu'en descendant sa garde le jeune militaire avait récité dans l'ombre quelques unes de ses premières méditations, et M. Pasquier, sans être très littérateur, comprit qu'il fallait envoyer ce talent mûrir sous le soleil d'Italie. M. Lamartine partit donc avec un titre diplomatique pour aller habiter quelques unes de ces belles résidences romaines ou florentines parfumées de myrtes et de verveines.

La Restauration aimait, protégeait volontiers la littérature ; elle savait que la France est naturellement et sera toujours grande par son intelligence. Elle adopta avec empressement les débuts de Victor Hugo et de Lamartine ; elle leur procura cette sécurité, ce loisir que les poètes métamorphosent en chefs-d'œuvre.

Ce gouvernement-ci, au contraire, n'a de complaisances et de sourires que pour les arts les plus matériels, la peinture, l'architecture, la sculpture. Il envoie au bout du monde des missions d'architectes ; il frète des frégates pour aller chercher des moellons illustrés de figures et d'inscriptions grecques ; il tient table ouverte pour de jeunes pensionnaires ; il a au Louvre, à l'Institut, des ateliers, des logemens à donner gratis aux peintres, aux sculpteurs les plus riches de notre époque ; il sème presque autant de croix d'honneur qu'il y a de noms inscrits sur les livrets de l'exposition, mais il n'a pas un seul bon procédé pour la littérature ; aussi la poésie baisse et avec elle l'âme de la France.

On ne peut nier l'influence heureuse qu'a eue sur le génie de Lamartine cette splendeur de la nature qui est l'Italie, et cette position diplomatique qui était pour lui l'école des affaires.

La vie qui avait eu pour sa jeunesse d'après avertissemens, qui avait creusé sous ses premiers pas la tombe des affections brisées, et déroulé sous ses premiers regards ces horizons vides que traversent les étoiles filantes, la vie désormais lui paraissait pleine, occupée, lui apportait ses mélodieuses voluptés d'imagination près des vagues caressantes sous les treilles d'Amalfi.

De temps en temps la fibre douloureuse frémissait encore ; mais cet écho des anciennes douleurs était bientôt assoupi par les douces plaintes de la mer qui semait ses perles sur le sable.

Les sites sont encore les plus grands maîtres de poésie. Les paysages d'Italie ont enseigné à M. Lamartine cette richesse d'images, cette prodigalité de cadence, cette abondance de lumière, ces crépuscules vagues et sonores où l'air est chargé de parfums et le vent de chansons. C'est l'âme de Virgile qu'il est